

## L'AIRE DE JEUX

*Je dois le trouver. Je ne sais pas comment, mais il faut que j'y arrive. Je creuse dans ma mémoire. Voilà des semaines que je n'ai pas eu de nouvelles. En été, nous ne nous voyons pas. Nous habitons dans deux villes différentes et menons des vies bien distinctes. Moi, je me démène avec ma galerie d'art, lui est plongé dans ses livres, ses papiers et ses études. Mais cette fois-ci, il va falloir qu'il m'écoute. Il ne s'agit pas d'une chose banale. C'est une affaire dont dépend mon avenir. Je vais m'occuper de tout, de l'avocat, des dépenses et du reste. Mauro n'a qu'à signer la constitution de partie civile, je ne peux pas le faire à sa place. Nous devons présenter un recours avant l'expiration des délais. Il nous reste dix jours pour y parvenir, après quoi il sera trop tard. Cette histoire remonte à il y a une trentaine d'années. Il n'y avait pas de portable, ni aucun moyen de joindre une personne si on ne sait pas où elle est. Sans adresse, sans une localisation sûre, c'est comme si l'on cherchait un fantôme. Je me souviens finalement du nom du village de montagne où il m'avait dit qu'il serait allé. Je jette un coup d'œil à la carte, ça doit être à trois cents kilomètres environ de l'endroit où je me trouve. J'ignore dans quelle rue il habite et je n'ai pas son numéro de téléphone, en admettant qu'il en ait un. Il a sans aucun doute loué quelque chose de petit. Ils sont trois, si l'on compte leur enfant, et n'ont pas besoin de beaucoup d'espace. J'ai une idée. S'il a signé un bail, il a dû se faire enregistrer à la préfecture de police. Ou plutôt auprès des carabinieri, puisque le village compte peu d'habitants. Heureusement qu'il y a ces mesures anti-terroristes, il se peut que je le trouve du premier coup. Je concocte l'histoire que je vais leur raconter: une obligation familiale qui ne peut pas être remise à plus tard. Une fois trouvé le numéro des carabinieri, je prends la voix la plus calme et la plus digne de confiance au monde et tente ma chance. La personne qui répond est courtoise, bienveillante et disponible. Il parcourt attentivement les noms enregistrés. Les locations touristiques ne sont pas nombreuses, la recherche ne prend que deux minutes. Et elle ne donne rien. Soit Mauro a finalement décidé d'aller ailleurs, soit il n'a pas enregistré son contrat. «Vous savez, ils sont beaucoup à préférer ne*

## L'AIRE DE JEUX

*pas figurer sur la liste » me dit le carabinier. Nous nous comprenons, sans qu'il faille ajouter autre chose. « Bien sûr, merci, je c'est normal » et je raccroche. Un jour a passé et je suis revenu à la case départ. « Je vais partir demain matin » me dis-je. Je vais le trouver, lui parler, le faire signer et rentrer chez moi le soir. Je passe une nuit agitée, troublée de réveils et de doutes. Je prends la route avant l'aube, puisque je n'arrive plus à dormir. Ce ne sont que quelques heures d'autoroute, dans la lourde chaleur du mois d'août, puis une portion de route nationale, avec les virages qui montent l'un après l'autre, brusques et désagréables. Je m'arrête au bord de la route pour vérifier le chemin sur la carte. Plus qu'une vingtaine de kilomètres pour arriver à destination. J'entrevois une aire de jeux sur ma gauche. Je vois un toboggan en bois et une balançoire. Sans réfléchir un seul instant, j'éteins le moteur, je descends et j'entre dans le petit parc. Il doit être neuf heures du matin, il n'y a personne. Mis à part deux silhouettes. La femme de Mauro me regarde en souriant. Elle n'a même pas l'air étonnée de me voir. Elle a amené là leur enfant pour qu'il joue, car il aime cet endroit. Mais aujourd'hui les petits copains ne sont pas venus et la mère et l'enfant sont sur le point de partir. Elle m'explique qu'avec Mauro ils ne séjournent pas dans le village où je les cherchais. Ils ont trouvé un logement moins cher dans un village un peu en retrait. « C'est plus isolé, mais aussi plus tranquille » m'assure-t-elle, « on y arrive en revenant en arrière, par la route que tu viens de parcourir ». Quand il m'aperçoit, Mauro me jette un regard renfrogné. J'ai l'impression qu'il se fait des idées. Il pense que je fricote avec sa femme et que l'histoire de la rencontre par hasard est inventée de toutes pièces. Comment aurais-je pu tomber sur elle, sinon, dans l'aire de jeux à neuf heures du matin ? Il signe, me rend la feuille et me congédie d'un geste brusque.*

*Je reprends la route et mon esprit ne cesse de ressasser des pensées pendant tout le trajet. Pourquoi m'être arrêté précisément à cet endroit ? Pourquoi être descendu ? Pourquoi n'ai-je pas continué jusqu'à la destination que j'avais initialement envisagé de rejoindre ? Si j'avais continué, je n'aurais jamais trouvé l'ami que je cherchais et mon voyage se serait avéré inutile. Et aussi, si j'étais arrivé juste quelques minutes plus tard, le parc aurait été désert. Je n'aurais trouvé personne à m'attendre et tout le château de cartes se serait effondré sur lui-même, balayé par une main malicieuse. Qui a bâti le château du destin, qui le gouverne, quelle force le tient en équilibre ?*

*J'ai entre mes mains le document légal qui m'est si précieux. L'avocat sera satisfait.*

## L' AIRE DE JEUX

L'aire de jeux est longtemps restée enfouie dans ma mémoire, très longtemps. Après l'étourdissement du retour – avec la farandole des doutes, la surprise et l'excitation – mes mille activités m'ont poussé ailleurs. C'est une affaire classée, me suis-je dit, et j'ai vite oublié comment j'avais mené à bien cette petite, mais impossible entreprise. Les probabilités de retrouver mon ami au milieu des touristes alpins étaient presque nulles. Je n'avais aucun doute à ce sujet, mais il faut que la vie continue, comme on dit, et les coïncidences sont notre pain quotidien. Nous venons au monde, aimons et souffrons à cause d'une simple coïncidence. Et c'est toujours par coïncidence que nous nous retrouverons un jour face à face avec la fin. Ou du moins voulons-nous le croire. Coïncidence est une déesse tendre, consolatrice et protectrice. À nos côtés de jour comme de nuit, elle nous décharge de nombreuses responsabilités et rend notre oubli plus aisé. C'est une maîtresse divine, toujours proche, qui rend notre existence moins difficile à supporter. Sans elle, sans Coïncidence aux beaux yeux fuyants, nous nous sentirions vulnérables. Nous aurions à affronter tout seuls le grand mystère de l'existence, sans avoir la possibilité de choisir chaque jour un prétexte différent pour vivre, pour aimer et pour détester. Ainsi ai-je affublé l'aventure de l'aire de jeux des vêtements chauds et séduisants de Coïncidence et m'en suis débarrassé de ce pas.

Si j'observe aujourd'hui d'un peu plus près cette périépie d'il y a plus de trente ans, c'est d'abord l'émotion de la proximité qui me saisit. La sensation nette et immanquable d'un corps qui m'effleure et dont je perçois, par l'esprit avant même que par les sens, les dimensions et la place qu'il occupe. La nuit, s'il m'arrive de bouger dans la pièce plongée dans l'obscurité, j'appréhende un obstacle juste avant de le toucher. C'est avec la même immédiateté que je ressens aujourd'hui encore la *proximité* du jardin. Me voilà dans la voiture, assis sur le siège en velours bleu. Devant moi, il y a le tableau de bord, dont le design me paraît aujourd'hui très désuet, et tout près sur ma gauche, derrière la vitre, se trouve l'espace fermé de cet *hortus conclusus* fatal. Avant même de l'avoir entrevu, je sais qu'il existe et qu'il m'attend. Je le sais en mon intériorité, mais il s'agit d'une sagesse tout à fait

## L'aire de jeux

tangible et concrète, multidimensionnelle. À cet instant décisif, avant de descendre de la voiture, l'aire de jeux s'est dépliée devant mes yeux dans ses dimensions réelles. Ni trop grande ni trop petite, assez spacieuse pour accueillir la scène qui était sur le point de se dérouler. C'est la matérialité du jardin qui m'a poussé à me déplacer, à agir. Si je ne l'avais pas perçu avec une telle précision, s'il n'avait pas fait surface dans ma conscience avec ses plantes luxuriantes, ses allées bien dessinées et ses installations pour les jeux des enfants, j'aurais sans aucun doute poursuivi mon chemin.

Dans mes souvenirs, la netteté voire la « tangibilité » de la prémonition est l'impression la plus marquante de cette matinée où Coïncidence a exécuté pour moi sa danse la plus captivante. Telle une maîtresse sensuelle aux grâces plantureuses, la déesse m'a attiré dans l'aire de ses jeux. Mon ami Mauro, qui avait pressenti quelque chose, n'avait finalement pas tort d'être jaloux.

## LA COPRÉSENCE DES TEMPS

Rouvrir le dossier de la divination est, aujourd'hui, un exercice risqué. Par profession, en tant qu'historien et philologue, je suis habitué à peser les sources, à distinguer les faits des opinions, à maintenir une distance critique par rapport à ce que je raconte. Je m'efforce de ne pas induire le lecteur en erreur. Bien sûr, je ne me fais pas d'illusions sur le fait que cette prétention à l'objectivité de ma part puisse être pure et absolue. Je sais que ma vision des choses, mon appartenance de classe et de genre, font partie de mon récit « scientifique » et qu'ils déterminent mes choix de méthode, jusqu'à la façon dont j'expose les problèmes. Mais c'est une chose d'être conscient des limites de son objectivité, et c'est en une tout autre de franchir intentionnellement la frontière, de choisir le doute, voire l'empathie envers un phénomène tel que la divination, que la pensée moderne a presque toujours relégué dans le grand bazar des superstitions. Le fait qu'un spécialiste de la culture mésopotamienne passe sa vie à classer des oracles millénaires est un effort louable qui, s'il est bien mené et avec un peu de chance, peut lui valoir un poste universitaire. Ce qui est beaucoup moins louable, aux yeux de mes collègues, c'est de se mettre à la place de ces vieux devins et de partir à la recherche de leurs émules contemporains.

Dans la Babylonie du premier millénaire avant notre ère, la mantique s'inscrivait dans une tradition autorisée et institutionnalisée. Mais aujourd'hui, la tentative de « deviner le monde » n'est-elle pas reléguée aux marges de la respectabilité, laissée en proie aux escrocs et aux profiteurs ? *Hinc sunt leones*, est-il écrit sur le grand continent des prémonitions et des présages, pour avertir des dangers d'une terre inconnue où il ne faut surtout pas poser le pied. Oublions les devins et faisons confiance à la science, au bon sens et à nos certitudes héritées des Lumières. Je ne pourrais pas être plus d'accord, mais... Il y a un « mais », également lié à mon attachement aux Lumières, qui tient à mon intolérance face à toute forme de censure intellectuelle. Si les prémonitions et les pressentiments font partie de mon expérience et de celle de tant de mes contemporains, pourquoi les déclarer « inexistantes », les censurer, les faire taire comme s'ils étaient un dangereux ennemi public ? J'entends déjà l'objection : ce que vous appelez pressentiments ne sont que de fausses chaînes de raisonnement, des illusions sensorielles ou des déformations psychiques. Même si c'était le cas, nous devrions répondre : qu'est-ce qui nous empêche d'essayer à nouveau, de retisser le discours ancien, de rassembler les épisodes de divination et de les évaluer calmement ? De qui avons-nous peur ? De quelques vieux fantômes chétifs ? N'avons-nous pas plutôt peur des éternels conspirationnistes qui savent déjà comment le monde va finir et nous administrent leurs remèdes farfelus ? Je n'ai aucune sympathie pour les prédictions soigneusement orchestrées, destinées à tromper et à accabler. Mais la possibilité de vivre en soi-même des temps différents, la fluctuation entre passé et futur, ne sont-elles pas des expériences communes, si fréquentes qu'elles nous sont intimement familières ? Il me semble nécessaire de réfuter un malentendu qui plane sur le sujet de la « prédiction » de l'avenir. Lorsque je parle, dans ce livre, de divination, je me réfère à la coprésence des temps qui englobe aussi bien les dimensions passées que présentes et futures et qui représente une réalité dont notre conscience peut faire l'expérience. Dans l'épisode consacré à Cassandre, nous verrons comment la vision de l'héroïne grecque se déplace librement entre les événements déjà survenus et les

menaces imminentes. C'est précisément de cette dilatation spatio-temporelle, qui embrasse les vicissitudes des personnages qui l'entourent, leurs fautes anciennes et indélébiles, que naît l'inéluctable tragédie qui va l'emporter.

Il ne fait aucun doute que les prémonitions et les intuitions intra-temporelles, bien que fréquentes, ne sont pas toujours fiables ni reproductibles. Comment, d'ailleurs, ces ombres de la conscience pourraient-elles être certaines et indubitables? Mais l'incertitude est une chose, et la non-existence en est une autre. Si c'est la certitude que nous recherchons, il vaut mieux quitter ce chemin tout de suite. Vouloir attribuer une certitude et une fiabilité aux prémonitions signifie, tôt ou tard, forcer les événements, se tromper soi-même et tromper les autres. Dans le domaine de la vérifiabilité expérimentale, du moins selon les critères dont nous disposons aujourd'hui, la mantique est vouée à l'échec. Mais c'est précisément là, dans son «manque de fiabilité», que réside sa force cachée. L'Atlantide que nous voulons redécouvrir est le pays de la gratuité. Les prémonitions ne seraient pas «utilisables»? Bien heureusement! Cela signifie que la coexistence des temps ne procure ni pouvoir, ni richesses. Le fil qui suture nos existences, les tisse ensemble dans une tapisserie cosmique sans fin, est fort et indissoluble. Il serait puéril de prétendre exploiter cette texture extraordinaire, de la maltraiter pour la conformer à nos besoins, comme s'il s'agissait d'un produit bon marché. Libérés du souci, pourtant si humain, de l'«utile», nous pouvons désormais partir à la recherche du mystère, même si cela signifie accepter l'incertitude, inéluctable et créatrice de notre être profond.

Chacun de nous conserve en lui-même la totalité de ses expériences sensorielles et des traces qu'elles laissent dans l'esprit, dans le conscient et l'inconscient. Que cela soit vrai pour le passé, nous pouvons facilement l'admettre. Ce que nous avons été, les paysages que nous avons contemplés, les mains que nous avons serrées, les corps dont nous avons respiré l'odeur, chaque détail est emmagasiné dans le secret de notre moi. Où exactement, nous ne saurions le dire. C'est comme une chasse au trésor. Nous pouvons en retrouver certains rapidement, mais beaucoup d'autres, l'essentiel de cet



immense flux d'informations, sont presque irrémédiablement ensevelis et assoupiés. Soudain, au moment où l'on s'y attend le moins, un souvenir vif, venu d'on ne sait où, vient frapper à la porte de notre conscience. Nous le reconnaissons immédiatement, nous l'accueillons avec le cœur battant, comme on le fait avec une connaissance que l'on n'a pas vue depuis des années. Ou bien, gênés, nous le repoussons. Les souvenirs peuvent s'avérer des invités importuns, qu'il faut chasser dès que possible, pour qu'ils s'en retournent en toute hâte d'où ils sont venus. À chaque instant de notre vie, l'épanchement du vécu s'écoule et grossit, en formant des tourbillons d'attention et d'oubli. À la fin, lorsque nous aurons atteint l'oméga de l'existence, au dernier moment, ce fleuve ira se jeter dans un immense oubli indistinct, comme transi dans la rigidité de la mort. Les sons cesseront, aucun mouvement ne troublera la surface de la conscience. Pas même la plus infime oscillation vitale. Dès lors, il appartiendra à d'autres de fouler la scène de l'existence, à de nouveaux « je », sous des cieux qui ne pourront jamais nous appartenir. Jusqu'à cet oméga, notre « moi » a le droit de bouger, de coloniser la réalité, d'expérimenter. À chaque instant, nous faisons la navette entre le présent et le futur. Nous planifions, nous prévoyons, nous projetons. Le devenir est notre métier et, de toute évidence, nous ne pourrions guère vivre sans la réverbération de tous les lendemains possibles.

Je suis conscient que l'étape suivante est plus subtile et beaucoup plus incertaine. C'est une chose de cohabiter avec la dimension intérieure du passé, mais c'est tout autre chose d'accepter qu'il existe, en nous, un lieu où l'avenir est stocké. Imaginons que nous ayons atteint l'oméga, que nous regardions en arrière et que nous soyons témoins, très rapidement, de toute l'histoire de notre vie. Une vieille idée, vieille de milliers d'années, peut nous venir en aide. La loi de proportionnalité entre le macrocosme et le microcosme est une intuition tenace, qui traverse les cultures les plus diverses et nous enseigne que les harmonies du corps et de l'esprit sont calquées sur la structure des cieux, l'équilibre qui régit l'univers entier. Nous savons aujourd'hui, parce que la science nous le dit, que dans l'univers, les événements passés et futurs



peuvent se fondre, se superposer, s'évaporer les uns dans les autres. «La différence entre passé et futur – entre cause et effet, entre mémoire et espoir, entre remords et intention – n'existe pas dans les lois élémentaires qui décrivent les mécanismes du monde». Ce sont les mots de Carlo Rovelli, dans son précieux petit livre, *L'Ordre du temps*<sup>1</sup>. Mon rôle n'est pas de démêler les formules et les calculs mathématiques. Par habitude et par vocation, je m'occupe de symboles, de mots, de la sédimentation des époques révolues. Néanmoins, cette référence aux réflexions scientifiques contemporaines me semble éclairante. Ce n'est pas que je saurais ainsi résoudre, en deux mots, l'énigme de l'enchevêtrement des temps les uns dans les autres. Je m'appuie plutôt sur l'ancienne métaphore de la lampe. Plus la lumière de l'esprit s'accroît, plus l'obscurité que nous percevons autour de nous augmente et plus notre champ de vision nous semblera limité. Je cite à nouveau Rovelli :

La différence entre passé et futur se réfère à notre vision floue du monde. C'est une conclusion qui laisse abasourdi : est-il possible que ma sensation si vivante, élémentaire, existentielle – l'écoulement du temps – dépende du fait que je ne perçois pas le monde dans tous ses menus détails ?<sup>2</sup>

«Je ne perçois pas le monde dans tous ses menus détails», me dit l'historien des sciences. Mais que se passerait-il si je pouvais les distinguer ? Cette perception de l'infiniment labile ne serait-elle pas finalement le propos et l'enjeu de l'acte divinatoire ? Qu'y a-t-il de plus insaisissable et de plus éphémère qu'une prémonition ? Qu'y a-t-il de plus immatériel que les cercles que l'avenir trace dans mon intériorité ? Le microcosme de l'esprit semble se comporter exactement comme l'immense univers. Indifférente à la distinction entre passé et futur, mon intériorité suit son propre fil, déconnectée de l'ici et du maintenant. Pas toujours, pas consciemment, au gré d'un hasard qui me déconcerte, je devine des fragments de la vie que je vais vivre.

1. C. Rovelli, *L'ordre du temps*, Paris, Flammarion, 2019 [2017], p. 35.

2. *Ibid.*, p. 46-47.

Dans ces moments prémonitoires, des éclats de l'avenir me sautent aux yeux. Il ne s'agit pas d'un avenir abstrait et universel. C'est mon propre avenir, habillé de perceptions qui m'appartiennent, cousu avec le fil inimitable de ma propre personne. Un avenir en caméra subjective, qui tourne autour de moi, sur lequel je naviguerai un jour, comme un navire dont le cap est déjà tracé. Ce parcours, le roulis du bordage, le tangage de mes impressions sensorielles sont des traces que même l'intrus, le devin peut entrevoir. Ce sont les impressions tactiles, olfactives, visuelles qui déclenchent l'intuition d'événements à venir. Nous sommes nous-mêmes en mesure de saisir de tels indices. Mais ils peuvent tout aussi bien se manifester à d'autres personnes qui sont en contact avec nous. Je serais enclin à penser que le devin a de quelque manière accès à une telle sphère perceptive, qu'il est capable de saisir, avec une sensibilité particulièrement aiguisée, l'aura sensorielle qui émane d'un futur deviné.

Je viens de citer un historien des sciences. Mais lorsqu'il s'agit de pénétrer dans l'énigme ancienne des temps qui s'entrecroisent, se pénètrent et se disposent selon un ordre mystérieux et mystérieusement « désordonné », l'aide des poètes et des visionnaires reste indispensable. Parmi les constantes surprises que réserve l'œuvre de cet extraordinaire explorateur de l'indicible qu'était Henri Michaux, se trouve un passage d'une transparence cristalline :

Ce retirement devient une habitude. Retirement de soi hors des choses. Retirement des choses hors des autres choses l'entourant. Soustraction qui revient parfois à de l'analyse, quoique à cent lieues de l'être. Le cadre part et la chose, sans solennité, même avec une rigoureuse simplicité, fait bande à part, existe.

Cette impression est ineffable, on aurait envie de dire divine, tant elle éloigne des commandements que l'homme se donne d'habitude.

Ce détachement, surtout peut-être par l'évanouissement concomitant de toute ambition, volonté, de tout dessein à l'endroit des choses, aère et désintègre.

Tous les phénomènes médiumniques ont ce même abandon pour point de départ, mais plus parfaits, ils vont plus loin<sup>3</sup>.

Michaux saisit précisément le moment où le sujet s'abstrait des choses et où celles-ci se détachent d'elles-mêmes. La coprésence du temps est une autre façon de percevoir le même phénomène d'isolement, d'autosuffisance spatiale de la conscience en elle-même et dans les éléments qui la constituent. Le temps se « déploie », devient espace, le cadre logique disparaît. Et c'est dans ce « retraitement » comme dit Michaux, dans cet abandon que la prémonition peut se produire.

Il existe une multidimensionnalité de la pensée que nous possédons intuitivement, mais à laquelle nous réfléchissons rarement. Les choses visualisées dans la précognition ont une extension tangible; elles forment une sorte d'encombrement dont nous percevons nettement les limites et les proportions. C'est une autre page à ajouter à notre dossier. Nous pourrions l'appeler « le feuillet des mesures ». L'événement divinatoire advient dans une double dimension. D'une part, la matière doit s'effriter, devenir évanescence, presque jusqu'à disparaître. Mais à cette inconsistance, dont je parlerai longuement dans la section sur *l'Heure sombre*, doit correspondre un ajout, un surplus de perception mentale. Les reflets sur le miroir font écran, ils ne sont qu'une protection. Une fois soulevé le voile des apparences, au-delà de la fumée et des ombres, la précognition devient vivante, colorée, elle prend corps. Sur ce feuillet, les mesures mentales ne sont pas exprimées en mètres ou capacités volumiques. Au crayon, à côté des images pressenties, on trouve d'autres chiffres, plus précis, plus subtils. Ce sont des figures émotionnelles, des pressentiments de hauteurs et de profondeurs qui ne peuvent être touchés que dans la vision. Il serait impossible d'avoir un présage de l'avenir sans l'aide de cette sensorialité élargie, transposée et multipliée.

3. H. Michaux, *Passages* [1963], dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2001, t. 2, p. 284.

Si vous parlez avec ceux qui ont la capacité, occasionnelle ou habituelle, d'entrevoir l'avenir, vous serez confronté à un aveu récurrent. La prescience «à l'état de conscience» est presque toujours dirigée vers autrui. Il est extrêmement rare qu'un devin voie, en état de veille, des reflets de son avenir personnel. Dans les nombreux témoignages que j'ai recueillis, on parle presque toujours de rêves prémonitoires à propos de soi-même, tandis que les présages éveillés sont généralement «en relation». Celui qui devine et celui sur qui porte la divination forment une communion, temporaire, mais inévitable. L'avenir qui se révèle au premier est celui qui est réservé au second. Cet avenir a la texture des rêves: il possède les caractéristiques du symbolisme onirique et connaît les déplacements sémantiques et les transpositions propres aux rêves. On reviendra plus loin sur ces écarts, ces glissements de sens et ces prévisions «erronées», dans la section sur la *Réfraction divinatoire*. Je l'ai déjà annoncé dans les premières lignes du livre, lorsque nous nous sommes retrouvés face à la déesse Thémis: ce livre est un recueil de récits, dans lequel le mystère de la divination est exploré à travers des voix qui racontent, s'interrogent, s'étonnent, doutent et craignent.